Déesses, fées, héroïnes littéraires ou légendaires, à travers trois ballades du XV^e^ siècle

I
(Ballade de Blosseville)

Vous qui parlés de la beauté d'**Elaine**
[f. 65 v°] Qui de Paris fut en Grece ravie,
Et de **Judit** la preuse souveraine,
Par qui perdit Ollofferne la vie,
Avoir deussiez de parler plus d'envie
D'une pour qui bien devons priser l'M,
Qui en estoit par trop plus assouvie :
Je requier Dieu qu'il en vueille avoir l'ame.

De cela fut **Polissenne** moult plaine
Dont Achillés vouloit faire s'amye,
Et **Elisa**, c'est chose bien certaine,
Que Sicheüs ne tint pas ennemye,
Qu'en rien louer nul ame ne doibt mye
Sy non aprés celle qui fut sans blasme,
Pour qui maint euil souvanteffoiz lermye :
Je requier Dieu qu'il en vueille avoir l'ame.

Lucresse fut de bonté la fontaine
[f.66] Qu'a force prist Tarquin de Rommenie ;
Hester vesqut sans reprise villaine
Qu'Asuerus ot pour avoir lignie ;

Mais rien n'y font, car plus estoit fournie
De trestouz biens la doulce [et] noble dame
Que la mort a de ce monde banye:
Je requier Dieu qu'il en vueille avoir l'ame.

Que voulez vous que plus je vous en dye?
Fille de roy, de daulphin fut [la] fame;
Trop tost la prist si griefve maladye:
Je requier Dieu qu'il en vueille avoir l'ame.

6. pour: par *R*; l'M: l'ame *A et R*, l'ame M *B*. — 7. que *add. R devant* assouvie — 9. De cela: De doulceur *R*. — 10. vouloit: voullu *R*. — 12. Sicheüs: Ezecheus *R*; pas a ennemye *R*. — 14. celle qui: ceste que *R*. — 15. Pour: Par *R*. — 19. vesqut: vesqui *B*; reprise: reprouche *R*. — 20. ot: et *A*. — 22. et *om. B*. — 25. que plus je: plus que *R*. — 26. roy et daulphin *B*; roy et de daulphin *R*; la *om. B et R*. — 28. si: sa *R*.

D'après le manuscrit Paris, Bibl. nat., fr. 9223 (= *A*), f. 65-66 [édité par Gaston Raynaud, *Rondeaux et autres poésies du XV^e siècle, publiés d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1889, p. 108-109, n°CXXVI (*SATF*, 29)], avec les variantes de: Paris, Bibl. nat., nouv. acq. fr. 15771 (= *B*), f. 51 v°-52 [édité par Barbara L.S. Inglis, *Une nouvelle collection de poésies lyriques et courtoises du XV^e siècle, Le Manuscrit B.N. Nouv. Acq. Fr. 15771*, Paris, 1985, p. 173, n°XCIX (*Bibliothèque du XV^e siècle*, 48)] et Rothschild 1079, t. II (= *R*), f. 230-230 v°.

II

Oncques **Venus**, la mere Cupido,
[f. 10v°] Qui trestout fut en beauté decoree,
Qui par Paris a **Pallas** et **Juno**
En beauté fut premise et preferee,
Oncques **Judit**, qui tant fut honnoree,
N'eurent beaulté si belle et si plaisant
Que vous avez; pour ce serez nommee
Sur toutes femmes du monde triumphant.

Oncques **Lucresse** ne la belle **Dido**,
Oncques **Dyane** ne la belle **Medee**,
Oncques Nercise qui reffusa **Echo**,
Qui fut plus bel et plus plaisant que fee,

Oncques **Helene**, qui fut de Cytharee,
Par qui morut Paris le tresplaisant,
Ne fut capable a estre comparee
A vous sur toutes du monde triumphant.

Oncques **Meduse**, oncques la belle **Yo**,
Qui par **Juno** fut en vache muee,
Ne **Proserpine**, qui femme fut Pluto,
Ne **Polixene**, qui des Troyens fut nee,
Oncques **Philix, Tysbé, Penthasilee**
N'eurent beaulté a la vostre approchant.
Pour ce par moy serez tousjours clamee
Sur toutes femmes du monde triumphant.

Prince, Nature si bien vous a formee
Et de beaulté si noblement paree
Et si bien faicte que je concluds pour tant
Que fustes faicte pour estre regardee
Sur toutes femmes du monde triumphant.

D'après le manuscrit Stockholm, Kungliga Biblioteket, V.u. 22 (ancien : fr. LIII), f. 10-10 v° [édité par Félix Lecoy, *Neuf Unica du manuscrit de Stockholm*, dans *Mélanges Jean Rychner*, Strasbourg, 1978, p. 301 [293-303], n°VIII, réimpr. dans *Critique et Philologie*, Montréal, 1983, p.126 [118-128] (*Le Moyen Français*, 12)].

III

Pour hault louer dame de grant renom,
non pareillë en beaulté fut **Elaine**,
Dido aussi, de tresexcellent nom,
et **Genevre**, de fort grant beaulté plaine ;
parlons d'**Iseult** qui, par poison souldaine,
fut de Tristen amee jusqu'au mourir,
l'un pour l'autre leur fallust desservir :
de deux amans ce fut amour parfaicte,
mais, pour juger le vray et soustenir,
je tiens plus belle sur toutes Anthoinette.

Noble **Medee** qui ayma tant Jason,
Meleadite, Florence, Policene,
Exïonne, fille Layomedon,

Palas, Juno, Venus la souveraine,
Amandelis, Proserpine rommaine,
et **Sydoynë**, ou Ponthus print plaisir,
Denjanne aussi, que chascun requerir
desira tant que presque en fut deffaicte:
[f. 167] de leur beaulté ne fault compte tenir,
je tiens plus belle sur toutes Anthoinette.

De **Belsabee**, de **Judith** ou **Lison**,
Griselidis qui tant endura paine,
la royne **Hester**, de sy grande maison,
Melusine, ses biens et sa fontaine,
Oriabel, sur toutes plus mondaine,
et **Bell'Aude** qui tant fut a cherir,
Penthasillee qui voullut secourir
le preux Hector, dont grant doulleur fut faicte,
mais pour parler et au droit point venir,
je tiens plus belle sur toutes Anthoinette.

Seigneurs, qui veult belle dame choisir,
jeune, gentë, en bon point et reffaicte,
il ne se fault de nulle aultre enquerir:
je tiens plus belle sur toutes Anthoinette.

28. preuz *corrigé par le copiste en* preux.

D'après le manuscrit Paris, Bibl. nat., fr. 1719, f. 166 v°-167 [édité par Françoise Fery-Hue, *Au grey d'Amours... (Pièces inédites du manuscrit Paris, Bibl. nat., fr. 1719), étude et édition*, Montréal, 1991, p. 282, n°488 (*Le Moyen Français*, 27-28)].

*

Dans l'énorme masse de la production lyrique du XV^e^ siècle, on peut isoler trois ballades présentant la caractéristique commune d'être écrite à la louange d'une femme ou de la femme. Ces trois ballades s'inscrivent dans la suite d'une «tradition de mythologie amoureuse fixée par le *Roman de la Rose* et développée par Guillaume de Machaut»[1], puis abondamment illustrée notamment par Jean Froissart et Eustache Deschamps.

1— Selon la formule employée par Rae S. Baudouin (*Jean Froissart, Ballades et Rondeaux, édition...*, Paris-Genève, 1978, p. 109 (*TLF*, 252)).

La première (ballade I) est aussi la plus célèbre et la seule dont l'auteur nous soit connu : c'est la ballade composée par Blosseville[2] en l'honneur de Marguerite d'Ecosse, dauphine de Viennois. Née en 1425, la princesse Marguerite, fille du roi d'Ecosse Jacques Ier, fut fiancée à l'âge de trois ans au dauphin Louis, futur Louis XI, et l'épousa en 1436 ; protectrice des poètes, poétesse elle-même, malheureuse en ménage, elle mourut le 16 août 1445 de pleurésie. La ballade de Blosseville, postérieure au 16 août 1445, figure dans deux anthologies poétiques très soignées, compilées dans la seconde moitié du XVe siècle, la première (Paris, Bibl. nat., fr. 9223) après 1453, la deuxième (Paris, Bibl. nat., nouv. acq. fr. 15771) après 1457, et dans un volume contenant l'*Istoire de la destruction de Troye la grant* de Jacques Millet (Paris, Bibl. nat., Rothschild 1079)[3] copié avant le 20 février 1473.

Les deux autres ballades (ballade II et ballade III) sont anonymes. La ballade II, conservée dans un recueil disparate du dernier quart du XVe siècle, chante la beauté d'une femme qui n'est pas nommée ; la ballade III, copiée dans un recueil lyrique de l'extrême fin du XVe siècle, est à la louange d'une certaine « Anthoinette » dont le prénom peut n'être qu'un prétexte rhétorique.

Si les trois pièces utilisent le décasyllabe et ont un refrain d'un seul vers, la ballade I, construite sur trois rimes féminines, compte trois couplets de 8 vers (du type ABABBCB*C*) et un envoi de 4 vers (BCB*C*), la ballade II, sur trois rimes (deux masculines et une féminine), possède trois couplets de 8 vers (ABABBCB*C*) et un envoi de 5 (BBCB*C*), la ballade III utilise quatre rimes (deux masculines et deux féminines) pour trois couplets de 10 vers (ABABBCCDC*D*) et un envoi de 4 (CDC*D*). La ballade II présente des césures épiques (v. 9, 11, 13, 19, 20, 25, 27 et 28) et des refrains trop longs (v. 8, 16, 24 et 29) ; la ballade III offre aussi des refrains trop longs (v. 10, 20, 30 et 34) ainsi que le v. 12.

2 — Sur l'identité, non encore précisée avec certitude, de ce poète, voir l'hypothèse récente de B. Inglis, *Une nouvelle collection de poésies lyriques et courtoises du XVe siècle : le manuscrit B.N. nouv. acq. fr. 15771, édition critique...*, Paris, 1985, p. 19-24 (*Bibliothèque du XVe siècle*, 48).

3 — Ce manuscrit a été copié au château de Leuze (Aisne, arr. Vervins, cant. Aubenton, com. Hirson) pour Perceval de Dreux, qui signe à la date du 20 février 1472 (a.st.), d'après Emile Picot (*Catalogue des livres composant la Bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild*, Paris, 1887, t. II, p. 17). Perceval de Dreux, seigneur de Blancfossé et de Cormeilles (Oise, arr. Beauvais, cant. Crèvecoeur-le-Grand), était un bâtard de la maison de Dreux ; gouverneur de Leuze et de Condé (vraisemblablement Condé-sur-Aisne : Aisne, arr. Soissons, cant. Vailly-sur-Aisne ; ou Condé-en-Brie : Aisne, arr. Château-Thierry) en 1468 (d'après le manuscrit Paris, Bibl. de l'Arsenal, 3692, f. 240 v° : voir Marguerite Pecqueur, *Répertoire des manuscrits de l'Arsenal peints aux armes de leur premier possesseur (XIIIe-XVIe siècles)*, dans *Bulletin d'information de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes*, n°4 (1955), p. 128 [107-176]), il accomplit une ambassade pour Louis XI en 1479.

Le thème commun à ces trois ballades est la beauté de la femme, qu'elle soit princesse (ballade I) ou inconnue (ballades II et III), morte (ballade I) ou vivante (ballades II et III). Ainsi de la ballade II qui toute entière chante la beauté, et seulement la beauté, de l'inconnue que :

> « Nature si bien (...) a formee
> et de beaulté si noblement paree » (v. 25-26).

il se dégage une impression de beauté païenne et triomphante, comme l'affirme le refrain : « Sur toutes femmes du monde triumphant ».

La ballade III fait appel à toutes les ressources de la mythologie et de la littérature pour célébrer la beauté, la jeunesse, la naissance — sans grandes précisions — et l'élévation morale d'une « Anthoinette » que je ne suis pas parvenue à identifier ; son refrain est : « Je tiens plus belle sur toutes Anthoinette ».

Au contraire, la ballade de Blosseville (ballade I) présente, du fait de son sujet, un caractère nettement plus grave et plus recueilli ; elle consacre le premier couplet au traditionnel jeu de mots sur « l'M », initiale de Marguerite, et « l'ame » de la défunte princesse, le deuxième couplet célèbre celle qui fut sans blâme, le troisième renchérit sur les qualités morales de la défunte :

> « plus (...) fournie
> de trestous biens » (v. 21-22) ;

l'envoi précise l'identité de la morte et la cause de la mort :

> « Fille de roy, de daulphin fut [la] fame ;
> Trop tost la prist si griefve maladye »

et se termine sur l'invocation-refrain « Je requier Dieu qu'il en vueille avoir l'ame ».

Au-delà de ces nettes différences de ton (qui opposent d'une part la ballade de Blosseville [ballade I] et d'autre part les ballades anonymes [II et III]), on peut relever dans ces trois ballades quelques correspondances internes.

Chacune des ballades met en scène un personnage féminin qui cause directement ou indirectement la mort d'un homme ; dans la ballade I (v. 3-4) c'est une héroïne biblique :

> « (...) **Judit** la preuse souveraine,
> Par qui perdit Ollofferne la vie »

dans la ballade II (v. 13-14) c'est une héroïne mythologique :

« Oncques **Helene**, qui fut de Cytharee,
Par qui morut Paris le tresplaisant »

dans la ballade III (v. 5-6) c'est une héroïne littéraire :

« parlons d'**Iseult** qui, par poison souldaine,
fut de Tristen amee jusqu'au mourir ».

Ces deux dernières héroïnes se trouvent réunies dans les v. 23-24 de la Ballade 9 de Froissart qui évoque non la mort causée par elles, mais leurs souffrances personnelles :

« Moult de grietés eut pour Paris Helainne,
Et pour Tristan Yseus maint mal souffri. »

en revanche, dans une ballade (XXIII, v. 1) composée en 1404, Guillebert de Lannoy ne retient que la beauté des deux héroïnes pour vanter celle de sa dame :

« Plus belle que Iseult n'Helaine. »

A ces femmes agents de la mort, s'oppose l'image de la preuse qui vient au secours du héros dans la ballade III (v. 27-28) :

« **Penthasillee** qui voullut secourir
le preux Hector, dont grant doulleur fut faicte ».

Le lien classique entre la femme-héroïne et la mort est donc présent dans ces textes de la seconde moitié du XV^e^ siècle, sans qu'il soit explicitement question de leur beauté dans les quatre passages relevés.

Une autre correspondance rapproche la ballade II et la ballade III. Il s'agit du rappel du légendaire jugement de Pâris sur le mont Ida. Le v. 14 de la ballade III « **Palas, Juno, Venus** la souveraine » fait écho au début de la ballade II (v. 1-4) qui évoque ce « jugement » :

« Oncques **Venus**, la mere Cupido,
Qui trestout fut en beauté decoree,
Qui par Paris a **Pallas** et **Juno**
En beauté fut premise et preferee »

« la souveraine » prend ici son sens plein de comparatif de supériorité. En revanche, chez Froissart, dans l'*Espinette amoureuse* (v. 425-430), les trois déesses étaient mises sur le même plan par Mercure qui, apparaissant à l'auteur avec elles, essayait, en vain, de lui faire réformer le jugement de Pâris :

« Si sui je assés bien renommés,
Car Mercurius sui nommés ;
Et ces dames, que tu vois la,
Sont Juno, Venus et Palla :
D'armes, d'amours et de riqueces
Sont les souveraines déesses. »

L'épithète de « souveraine » apparaît aussi rattachée à la seule Junon chez Benoît de Sainte-Maure (« Juno la soveraine » au v. 4281 du *Roman de Troie*), mais « la souveraine » peut à l'occasion — voir plus loin — qualifier des personnages féminins qui ne sont pas des déesses.

*
* *

Déesses ou héroïnes, toutes sont supposées belles, a fortiori Vénus, et toutes doivent mettre en valeur la beauté de la dame chantée par le poète. On peut toutefois établir une distinction entre déesses, fées et héroïnes littéraires ou légendaires.

Si aucune déesse n'apparaît dans la ballade sobre et recueillie de Blosseville (ballade I), la ballade qui rassemble le maximum de déesses est la ballade II (avec 5 mentions : **Dyane, Juno** citée deux fois, **Pallas, Proserpine** et **Venus**), la ballade III n'en ayant que 4 (**Juno, Palas, Proserpine** et **Venus**).

Ces déesses sont citées sous la forme latine de leur nom, à l'exception de la protectrice d'Athènes et déesse de la sagesse, Pallas : seul Octovien de Saint-Gelais accole le nom grec et le nom latin : « Sage Pallas, nommée Minerva » (*Séjour d'honneur*, v. 244). De même pour les rares dieux mythologiques cités qui figurent exclusivement dans la ballade II, le nom retenu est le nom latin : **Cupido** (v. 1) et **Pluto** (v. 19).

Les fées et les magiciennes, que j'ai choisi de réunir car elles représentent les deux aspects de la femme merveilleuse au Moyen Age, se font plutôt rares ; elles ne sont que deux : **Medee**, qui apparaît dans les ballades II (v. 10) et III (v. 11), et **Melusine**, qui figure seulement dans la ballade III (v. 24). S'il n'y a aucune fée dans la ballade I, c'est vraisemblablement en raison de la dignité de la princesse dont le souvenir est évoqué.

Il faut noter que la magicienne Circé, célèbre elle aussi pour sa beauté, ne figure dans aucune des trois ballades, mais est présente

à plusieurs reprises chez Eustache Deschamps.

En revanche, les héroïnes littéraires ou légendaires sont nombreuses dans les trois ballades.

Il y a douze personnages mythologiques : **Denjanne** (III, v. 17 : Déjanire), **Dido** (I, v. 11 sous le nom d'**Elisa** ; II, v. 9 ; III, v. 3), **Echo** (II, v. 11), **Elaine** (I, v. 1 ; II, v. 13 ; III, v. 2), **Exïonne** (III, v. 13), **Lucresse** (I, v. 17 ; II, v. 9), **Meduse** (II, v. 17), **Penthasilee** (II, v. 21 ; III, v. 27), **Philix** (II, v. 21), **Polissenne** (I, v. 9 ; II, v. 20 ; III, v. 12), **Tysbé** (II, v. 21) et **Yo** (II, v. 17).

Le monde biblique est à l'honneur à travers trois femmes célèbres : **Belsabee** (III, v. 21), **Hester** (I, v. 19 ; III, v. 23) et **Judit** (I, v. 3) ; II, v. 5 ; III, v. 21) ; mais ni Rachel, femme de Jacob, ni Rebecca, femme d'Isaac, qui figurent toutes les deux chez Eustache Deschamps comme des modèles de la femme mariée, ne sont citées.

En ce qui concerne les créations littéraires médiévales, la matière de Bretagne n'est représentée que dans la ballade III : par les incontournables **Genevre** (III, v. 4) et **Iseult** (III, v. 5), auxquelles le poète adjoint **Amandelis** (III, v. 15 : l'Andelise de *Durmart le Galois*) ; chansons de geste et romans d'aventures apparaissent, et uniquement dans cette même ballade III, grâce à **Florence** (III, v. 12 : l'héroïne de *Florence de Rome*), **Griselidis** (III, v. 22), **Meleadite** (III, v. 12 : l'héroïne de *Clériadus et Méliadice*), **Oriabel** (III, v. 25 : l'héroïne de *Jourdain de Blaye*), **Sydoynë** (III, v. 16 : de *Ponthus et Sidoine*) et à **Bell'Aude** (III, v. 26 : l'Aude des poèmes rolandiens).

Il convient de s'attarder sur ce dernier personnage. C'est M. François Suard qui m'a suggéré que le nom que j'avais d'abord lu Bellande[4] en 1991 et que je proposais d'identifier comme une héroïne du roman *Perceforest*[5], écrit après 1313 et achevé entre 1337 et 1344, l'une des deux Bellande (soit la fille du roi Sanguin d'Irlande, soit la fille du fils du roi Lucidés), devait être plutôt celui, nettement plus fameux, de la fiancée de Roland. Les deux Bellande jouent un trop petit rôle[6] dans *Perceforest* pour avoir marqué beaucoup la littérature des XIV^e^ et XV^e^ siècles, bien qu'elles soient l'une la mère et l'autre l'arrière-grand-mère de la célèbre Iseult.

4 — Voir Françoise Fery-Hue, *Au grey d'Amours... (Pièces inédites du manuscrit Paris, Bibl. nat., fr. 1719), étude et édition*, Montréal, 1991, p. 282, n°488 (*Le Moyen Français*, 27-28).

5 — Sur la datation de *Perceforest*, voir les conclusions de Gilles Roussineau (*Perceforest, Quatrième partie, Edition critique...*, Paris-Genève, 1987, t. II, p. IX-XIV [*TLF*, 343]).

6 — C'est aussi l'opinion de Mme C. Ferlampin-Acher, qui a étudié le rôle des fées et des déesses dans *Perceforest*.

Le copiste XVI du manuscrit Paris, Bibl. nat., fr. 1719 qui est le seul à conserver, sur les feuillets 166 v°-167, le texte de la ballade III, ne distinguant pas *u* et *n*, la lecture « Bell'Aude » est tout à fait possible. Pour confirmer cette hypothèse, le répertoire de A. Moisan[7] indique deux poèmes épiques contenant le nom de « Bellaude » : *Jean de Lanson*, composé entre 1212 et 1234, conservé dans deux manuscrits de la fin du XIII^e^ ou du début du XIV^e^ siècle et dans des rédactions du XV^e^ siècle, et *Ronsasvals*, dont le seul témoin est daté de 1398 mais dont la rédaction[8] est antérieure à 1250. On trouve deux occurrences de cette forme dans *Jean de Lanson* :

> « Vollez vous sejourner et nous travelleron,
> Et estre avec Bel'Aude a Viane ou dongon ? » (v. 73-74)

et :

> « Huy veul ferir grans colz pour Bel'Aude vo serour
> Qu'elle m'aime de cuer, et je l'aim par amour. »(v. 562-563)

Si *Ronsasvals* emploie tantôt Auda tantôt Belauda, les occurrences de « Bellauda » (ou « Belauda ») sont nombreuses (7), contre 3 pour « la Bellauda » avec l'article défini.

La forme « Bell'Aude » apparaît aussi dix-sept fois dans le *Galien* dit de Cheltenham — sur lequel M. F. Suard a particulièrement attiré mon attention —, poème tardif puisque composé au XV^e^ siècle (le manuscrit ayant été exécuté vers 1490), contre deux mentions seulement pour « Aude » : sur ces dix-sept occurrences, l'une est une formule d'adresse, dépourvue d'article, une autre (« la Belle Aude ») possède un article et « Belle Aude » est employée de façon absolue quinze fois.

La curiosité m'a poussée à regarder les autres poèmes épiques rolandiens. J'ai ainsi pu constater que les deux versions du *Roland* assonancé (Oxford et Venise VII) ne mentionnent que quatre fois « Alde », dont une seule fois avec un qualificatif : « Alde la bel' est a sa fin alee » (v. 3723 dans la version d'Oxford).

Au contraire, les différentes versions du *Roland* rimé, qui développent l'épisode relatif à Aude, citent fréquemment « la belle Aude » ou « belle Aude ». Six vers concernant cette héroïne se retrouvent ainsi

7 — Voir André Moisan, *Répertoire des noms propres de personnes et de lieux cités dans les chansons de geste...*, Genève, 1986, t. I, vol. 1, p. 184-185 (*Publications romanes et françaises*, 173).

8 — Voir l'étude d'Elisabeth Schulze-Busacker, *La datation de Ronsasvals*, dans *Romania*, t. 110 (1989) [paru en 1992], p. 425 [127-166 et 396-425] : « je placerais sa création volontiers dans le contexte de la Guerre Albigeoise ».

dans chacune des cinq versions complètes[9] du *Roland* rimé ; d'après le texte de Paris, Bibl. nat., fr. 860, copié dans la seconde moitié du XIII^e siècle, ce sont :

« Ou est bele Aude au gent cors honoré ? » (v. 5359)
« Moult fu bele Aude quant el fu conraee. » (v. 5380)
« Mais por bele Aude fist bele contenance. » (v. 5601)
« Et dist bele Aude : "Si iert com Deu plaira". » (v. 5626)
« Desus Rollant se jut bele Aude enclinne. » (v. 5898)
« Morte est bele Aude, moult fu grans la dolors. » (v. 6036)

Ce même texte de Paris et la version de Lyon ont en commun un autre vers :

« Et a bele Aude, que voldrai conforter. » (v. 4779)

Les versions de Châteauroux (qui sert ici de principal témoin), Venise et Lyon possèdent deux autres vers en commun :

« Mais por belle Aude gentement se cela. » (v. 6804)
« La ont le cors de belle Aude couchié. » (v. 7264)

Les versions de Châteauroux (qui sert ici de référence), Venise et Cambridge présentent un autre vers commun :

« Plore belle Aude, li roi a regardé. » (v. 6996)

Enfin, l'*Entrée d'Espagne*, composée avant le milieu du XIV^e siècle et conservée dans un unique manuscrit du XIV^e siècle (Venise, Bibl. Marciana, fr. XXI), présente trois formes du type « Belle Aude » contre six occurrences pour « Aude » seule :

« "Mon sir", fet il, "bel Audan que dira" ? » (v. 1605)
« Jameis Bele Aude roïne ne sera. » (v. 1740)
« A dam Gerard e Bel'Aude au vis cler » (v. 11275)

Je me rallie ainsi bien volontiers à l'hypothèse émise par M. Suard. La femme dont j'avais d'abord lu le nom « Bellande », doit être l'héroïne fameuse dont le souvenir imprègne les poèmes rolandiens, grâce notamment à un certain nombre de vers récurrents[10] : petite-

9 — Ces cinq versions sont celles de : Paris, Bibl. nat., fr. 860, Châteauroux, Bibl. mun. 1, Venise, Bibl. Marciana 225 (ancien fr. IV), Lyon, Bibl. mun. 984 et Cambridge, Trinity College, R. 3.32.

10 — L'intérêt des répétitions de vers a été étudié, précisément pour la chanson de geste, par Edward A. Heinemann, *Mémoire, répétition, système esthétique dans la chanson de geste*, dans *Jeux de mémoire. Aspects de la mnémotechnie médiévale*, dir. Bruno Roy et Paul Zumthor, Montréal, 1985, p. 23-33.

fille de Garin de Monglane, fille de Renier de Gennes, sœur d'Olivier, nièce d'Hernaut de Beaulande, de Girart de Vienne et de Milon de Puille, la fiancée de Roland[11] peut à bon droit figurer dans des ballades composées à la gloire de la beauté féminine.

*
* *

Dans les trois ballades, déesses, fées et héroïnes littéraires ou légendaires peuvent soit représenter la seule beauté, soit incarner en outre des thèmes secondaires.

Thème principal: la beauté

Certaines de ces déesses, fées ou héroïnes (19 au total) sont citées pour le seul pouvoir évocateur de beauté de leur nom ; elles symbolisent l'absolu de la beauté et ne figurent, dans cet emploi, que dans les ballades II et III ; ce sont :

Dido (II, v. 9), **Dyane** (II, v. 10), **Medee** (II, v. 10), **Lucresse** (II, v. 9), **Meduse** (II, v. 17), **Penthasilee** (II, v. 21), **Philix** (II, v. 21) et **Tysbé** (II, v. 21) dans la ballade II ;

Amandelis (III, v. 15), **Belsabee** (III, v. 21), **Elaine** (III, v. 2), **Florence** (III, v. 12), **Genevre** (III, v. 4), **Judith** (III, v. 21), **Juno** (III, v. 14), **Meleadite** (III, v. 12), **Palas** (III, v. 14), **Policene** (III, v. 12), et l'inconnue nommée **Lison** (III, v. 21) dans la ballade III.

Pour la plupart de ces personnages, la beauté est une caractéristique mentionnée, voire abondamment développée, dans d'autres oeuvres littéraires : ainsi **Amandelis** qui n'est autre que Andelise, femme du roi Jozefent et mère de Durmart le Galois dans le roman du même nom (v. 33, 36-40) :

> « Moillier ot bone et sage et bele (...)
> S'ot nom la roïne Andelise ;
> Fille [ert] al roi de Danemarche.
> Mais tres puis que Noé fist l'arche,
> Ne fu dame de sa valor ;
> Onkes nus ne vit belissor. »)

11 — Voir Maria Picchio Simonelli, *Alda, la bella / Bramimonda, la regina*, dans *Miscellanea di studi in onore di Aurelio Roncaglia a cinquant'anni della sua laurea*, Modène, 1989, t. III, p. 1025-1034 : cette étude met en lumière le caractère soumis et silencieux d'Aude et la pureté de son amour dans le poème de Turold, en opposition avec le personnage de la reine païenne Bramimonde.

Elaine «non pareillë en beauté»: parangon de la beauté féminine depuis l'*Iliade* et le *Roman de Troie*[12] de Benoît de Sainte-Maure (v. 5119-5130):

«D'Eleine, que ert lor soror,
De trestotes beautez la flor,
De totes dames mireor,
De totes autres la gençor,
De trestotes la soveraine,
Ausi come color de graine
Est mout plus bele d'autre chose,
Et tot ausi come la rose
Sormonte colors de beautez,
Trestot ausi, e plus assez,
Sormonta la beauté Heleine
Tote rien que nasqui humaine»

et terme obligé de comparaison aussi bien dans le *Roman de Jules César* (v. 6037-38):

«c'onques ou mont ne fu dame plus bele nee
se ce ne fu Eleine que Paris ot amee»

que dans le *Roman de la Dame a la licorne et du Beau chevalier au lion* (v. 3441-3443):

«Ch'est ma dame que tant prison:
Des dames ch'est la souverainne,
De tout elle surmonte Helainne.»

et dans le *Séjour d'honneur* (v. 752) composé en 1490 par Octovien de Saint-Gelais:

«Et la beaulté oultrepassant Helaine».

Hélène apparaît aussi, comptée parmi les preuses, dans les *Complaintes des .IX. Malheureux et des .IX. Malheureuses* (v. 111-116), poème conservé dans des manuscrits du dernier quart du XV^e^ siècle:

«Beaulté de femme de vertus non paree
Sans tresbuchier ne peut long temps durer.
Helene suy, la plus belle formee

12 — L'introduction de l'édition de L. Constans (t. VI, p. 360, 364, 370, 374, 400 et 401) fait un relevé impressionnant des allusions littéraires médiévales à la beauté d'Hélène. Voir aussi Catherine Croizy-Naquet, *La complainte d'Hélène dans le Roman de Troie (v. 22920-23011)*, dans *Romania*, t. 111 (1990), p. 75-76 [75-91].

Qu'onques voulut Nature figurer.
Paintre ne peut de sens tant procurer
Que jammais sceust ma belle face paindre... »

Florence, fille de l'empereur Othon et dont le poème éponyme *Florence de Rome*, qui date du XIII[e] siècle et fit l'objet de remaniements postérieurs, dresse un portrait bien conventionnel (v. 224-229):

« Or sont li mesagier devant le roi Oton
Et esgardent Florence o la clere façon,
Que ot la char plus blanche que n'est os de poison,
Et les iaus ot toz vars en guise de faucon,
La boche petitete par desus le manton;
Simple fu et cortoise, n'ot pas le cuer felon. »

complété par (v. 462-463):

« Plus est blanche que flor, s'a le cors eschevi;
Sa face samble rose et sa boche autresi. »

Paradoxalement, Florence est citée, non plus pour sa beauté, mais comme modèle d'honneur par Eustache Deschamps, (ballade MCCLXXIV, v. 8): « Ne en honneur Genievre, Yseult, Flourance ».

Genevre « de fort grant beaulté plaine » selon la ballade III: si la femme du roi Arthur est avant tout célèbre pour avoir été aimée de Lancelot — Octovien de Saint-Gelais écrit dans le *Séjour d'honneur* (v. 1079) « Genyevre, qui moult fut aymée » —, d'après Chrétien de Troyes (*Chevalier de la charrette*, v. 4189-4190) la prise de conscience de sa cruauté à l'égard de Lancelot ternit sa beauté:

« Tel duel a de sa crualté
Que molt an pert de sa biauté. »

Cette beauté est affirmée nettement par l'auteur du *Lancelot en prose*[13] qui y ajoute force vertus morales: « Mout fu la reine Guenievre de grant biauté, mais rien ne monta la biauté a la valor que ele avoit, car fu de totes les dames la plus preux et la plus vaillanz, et avoc tot ce li dona Dex si beles graces que nule tant ne fu amee ne prisiee de toz cels qui la veoient. »

Judith, dont Pierre Michault disait, dans le *Procès d'honneur féminin* (v. 367), qu'elle était « de beaulté triunphant ».

13 — D'après *Lancelot do Lac, The Non-cyclic Old French Prose Romance*, éd. Elspeth Kennedy, Oxford, 1980, t. I, p. 33.

La beauté de la magicienne **Medee** est développée dans le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure (v. 1214 et suiv.):

« Que de mout grant beauté esteit »

et mentionnée dans le chapitre 18 du *De claris mulieribus*[14]: « Medee (...) fut assez belle et tresexperte es malfices et ars mauvaises et deffendues. »

En ce qui concerne **Meduse**, la seule des trois gorgones nommées par Hésiode à être mortelle, sa présence parmi ces beautés célèbres ne doit pas étonner; elle est conforme à la légende rapportée par Gervais de Tilbury dans ses *Otia Imperialia*, telle que la traduisent L. Harf-Lancner et M.N. Polino[15] dans leur étude sur les survivances médiévales du mythe de Méduse: « Entre Rhodes et Chypre s'étendent les Syrtes, qu'on appelle communément golfe de Satalie. C'est là, dit-on, que fut jetée à la mer la tête de la Gorgone, en face de la ville de Satalie qui, dit-on, appartient au sultan d'Iconium. On raconte que la Gorgone était une courtisane dont la beauté faisait perdre l'esprit aux hommes. Persée jeta sa tête à la mer. » et elle figure aussi dans un passage du chapitre 22 du *De claris mulieribus*[16]: « Meduse (...) se nous voulons croire aux anciens, fut de tant grande et merveilleuse beauté que non seulement elle seurmontoit et excedoit les aultres en beauté, mais, qui est chose merveilleuse et sur nature, elle excitoit, esmouvoit et actraioit les hommes a elle veoir et regarder. Elle avoit grant nombre de cheveux, qui estoient de couleur d'or, la face singulierement belle et le corps droit, de belle forme et de belle haultesse. Mais entre les aultres choses, elle avoit les yeulx tant beaux et plaisans et de telle vertu que ceulx qu'elle regardoit doulcement et benignement, rendoit bien pres immuables et ainsi oublians soy mesmes. » Telle serait l'origine du pouvoir de Méduse, le regard paralysant de la séductrice!

Meleadite est Méliadice, fille du roi d'Angleterre et femme de Clériadus, fils du comte des Asturies, dont les amours d'abord contrariées puis le mariage font l'objet du roman en prose *Cleriadus et Meliadice*, écrit vraisemblablement entre 1440 et 1444, et qui en dit: « elle estoit plaine de merveilleuse beaulté et, si sa beaulté lui plaist, et son maintien si lui revient et agree. » (III, 134-135) et « Et eurent Cleriadus

14 — D'après *Boccace, « Des cleres et nobles femmes », Ms Bibl. Nat. 12420 (Chap. I-LII)*, éd. Jeanne Baroin et Josiane Haffen, Besançon, 1993, p. 59.

15 — Voir L. Harf-Lancner et M.N. Polino, *Le gouffre de Satalie: Survivances médiévales du mythe de Méduse*, dans *Le Moyen Age*, t. 14 (1988), p. 80 [73-101].

16 — D'après *Boccace, « Des cleres et nobles femmes », Ms Bibl. Nat. 12420 (Chap. I-LII)*, éd. Jeanne Baroin et Josiane Haffen, Besançon, 1993, p. 69-71.

et Meliadice foyson de beaulx enffans, lesquels furent depuis roys et roynes.» (XLV, 20-22).

De **Policene**, le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure donne un portrait très développé (35 vers), presque un portrait modèle, aux v. 5541-5555 :

«De la beauté Polixenain
Vos porreit l'om parler en vain :
Ne porreit pas estre descrite,
Ne par mei ne par autre dite.
Haute ert e graile e longe e droite,
Par les flans deugiee e estreite ;
Le chief ot bloi, les cheveus lons,
Qui li passoënt les talons ;
Les ieuz clers, vairs e amoros,
Les sorciz deugiez ambedous ;
La face blanche, cler le vis,
Plus que rose ne flor de lis.
Mout aveit de gente façon
Le nes, la boche e le menton.
Le col aveit auques longuel...»

Pour **Tysbé**, la malheureuse héroïne du 4e livre des *Métamorphoses* d'Ovide (v. 55-166), la beauté, inséparable de celle de Pyrame, est évoquée dans l'*Ovide moralisé* (IV, v. 233-236 et 239-240) :

«Li riche home orent deus enfans,
D'unes biautez et d'uns samblans ;
L'uns fu valles, l'autre meschine :
Plus biaus n'orent rois ne roïne. (...)
Et dist qu'il furent apelé
L'uns Piramus, l'autre Tisbé.»

en revanche le chapitre 14 du *De claris mulieribus*[17] ne mentionne pas sa beauté, mais seulement ses malheurs.

On peut supposer que **Belsabee** était belle puisque, femme d'Urie, elle fut convoitée par le roi David, comme le rapporte Eustache Deschamps dans le *Miroir de mariage*, v. 5618-5619 :

«Par le regart et fole amour
De Bersabée fut sousprins.»

17 — D'après *Boccace, «Des cleres et nobles femmes», Ms Bibl. Nat. 12420 (Chap. I-LII)*, éd. Jeanne Baroin et Josiane Haffen, Besançon, 1993, p. 46-49.

ce qui rappelle l'explication donnée dans une ballade (XXXII, v. 10-11) attribuable à Eustache Deschamps[18]:

> « David aussi la femme couvoita
> A un preudon qui ot a non Urie. »

Mais, à ma connaissance, il n'est pas fait explicitement mention dans d'autres œuvres littéraires médiévales françaises de la beauté de :

Philix ou Phyllis, la fille du roi thrace Tithon, qui s'éprit de l'athénien Démophon à son retour de Troie et, ne le voyant pas revenir malgré sa promesse de l'épouser, se pendit et fut changée en amandier ; les seules traces que j'ai trouvées de Philix sont celles du v. 13 de la ballade de Berthault de Villebresme[19] : « Tost fut Philis pendue et estranglee » et des v. 4-5 du rondeau du même auteur : « Car tel doleur que pour vous servir ay, / Pour Demophon n'eut Phillis Rodopee. », et elles n'évoquent que sa triste destinée ;

ni de l'inconnue nommée **Lison**, que j'ai vainement cherchée dans les répertoires de L.-F. Flutre, E. Langlois et A. Moisan, ainsi que chez les principaux auteurs lyriques[20] du XIV^e^ et surtout du XV^e^ siècle. Il ne me paraît pas possible d'identifier cette modeste **Lison** avec Lisane, compagne de Liriopé ou épouse de Margon, le chevalier du royaume de Gorre, dans *Perceforest* ; la présence de **Lison** à la rime du v. 21 semble bien être imposée par « maison » au v. 23, et ce nom de **Lison** symboliser la femme éternelle.

*
* *

De ces personnages féminins, déesses ou héroïnes, citées pour leur seule beauté, il convient de rapprocher les énumérations de beautés célèbres qui se retrouvent notamment dans la ballade LX (v. 9-12) de Charles d'Orléans :

18 — D'après *Eustache Deschamps, Œuvres complètes*, éd. Gaston Raynaud, Paris, 1901, t. X, p. XL (*SATF*, 9).

19 — Voir *Charles d'Orléans, Poésies*, éd. Pierre Champion, Paris, 1927, t. II, p. 563 (ballade) et t. II, p. 502, n°CCCLXVI (rondeau) (*CFMA*, 56). Si cette ballade de Berthault de Villebresme est conservée seulement dans le célèbre manuscrit, en partie autographe, de Charles d'Orléans (Paris, Bibl. nat., fr. 25428, f. 38 v°) et dans l'exemplaire de Marie de Clèves (Carpentras, Bibl. mun. 375, f. 76), son rondeau figure aussi dans un troisième témoin (Paris, Bibl. nat., fr. 1104, f. 103 v°).

20 — J'ai consulté sans résultat aucun : Oton de Grandson, Froissart, Deschamps, Charles d'Orléans, Villon, Molinet, Robertet, Guillaume Coquillart, les recueils poétiques édités par Marcel Schwob et Martin Löpelmann, le *Procès d'Honneur féminin* de Pierre Michault, le *Séjour d'honneur* d'Octovien de Saint-Gelais et le *Jardin de Plaisance*. Le nom de « Lison » ne figure pas davantage dans les *Pastourelles*, l'*Evangile des Quenouilles* et les *XV Joies de mariage*.

«Ou vieil temps grant renom couroit
De Creseide, Yseud, Elaine
Et maintes autres qu'on nommoit
Parfaittes en beauté haultaine.»

et dans le *Séjour d'honneur* d'Octovien de Saint-Gelais (v. 1075-1081):

«Je ne vy Dido ne Lucresse,
Ne Sabba, qui tant fut louée,
De toutes les dames de Grece,
Dont Helaine fut la princesse
D'Yseux ne vy, ne de Medée,
Genyevre, qui moult fut aymée,
N'y parut, ne Penelopé.»

et v. 5255-5264:

«Ou est Echo, qui n'eust paix ne repos,
Et travailla maint jour, mainte sepmaine
Pour Narcisus, mais ou est Polixenne,
Ou Briseis, ou Dyanira,
Ou est Procus, ou Lucresse Romaine,
Qui pour Tarquin en noz mains se livra.
Ou est Judich, ou est Panthasillée,
Saba, Camille, ou est Semiramis,
Aussy Hester, mais ou est Bersabée,
Par qui fut, las, Urye a la mort mis.»

Ces énumérations ont une allure presque incantatoire, la plus achevée d'entre elles étant, me semble-t-il, l'association de noms cités sans aucun qualificatif et d'autres accompagnés d'une épithète dans le X^e lai (v. 17-22) de l'*Art de dictier* d'Eustache Deschamps:

«Car de Dydo ne d'Elayne,
De Judith la souveraine,
Ne d'Ester ne de Tisbée,
De Lucresse la roumaine,
Ne d'Ecuba la certaine,
Saire loyal ne Medée.»

Le deuxième vers cité de ce X^e lai annonce presque le v. 3 de la ballade I «Et de Judit la preuse souveraine», l'épithète de «souveraine» ayant déjà été appliquée à Vénus dans la ballade III et à Junon par Benoît de Sainte-Maure (*Roman de Troie*, v. 4281).

*
**

Des épithètes laudatives peuvent accompagner les noms des fées et des héroïnes. Sont précédées de la mention «la belle»: **Dido** (II, v. 9), **Medee** (II, v. 10) et **Yo** (II, v. 17). Cette formule n'apparaît que dans la ballade II, si l'on excepte le cas de **Bell'Aude** (III, v. 26) qui associe étroitement le qualificatif au nom au point d'en faire un nouveau nom; dans la ballade II, «la belle» est utilisée vraisemblablement pour des raisons d'opportunité métrique; on retrouve cette formule, sans doute pour la même raison, dans des poésies de Froissart:

«Sus son chemin trouva belle Medee» (Ballade 36, v. 3)
«Que Paris fu aussi pour belle Helainne»(Ballade 39, v. 5)
«Pour la belle Polixena» (*L'Espinette amoureuse*, v. 1316)
«Car la belle Polixena,
Qui de biauté resplendissoit»
(*Le Joli Buisson de Jonece*, v. 637-638)

chez Eustache Deschamps dans le III[e] lai (v. 146):

«La fut la belle Proserpine».

chez Christine de Pizan dans le *Débat des deux amans* (v. 652-653):

«Qui belle Helaine
Ot ravie en Grece a moult grant peine.»

et dans le *Séjour d'honneur* d'Octovien de Saint-Gelais (v. 3118):

«Ayant prés luy la tresbelle Medée».

L'épithète de «belle», avec sa variante «tresbelle», appartient au répertoire de ce que l'on peut appeler les clichés métriques. Bien que la plus fréquente semble-t-il, elle n'est pas la seule à être accolée à un nom de déesse, de fée ou d'héroïne. En témoigne le v. 11 de la ballade II «Noble Medee», ainsi que la *Louange à Marie d'Orléans* de Villon (v. 121-124):

«Saige Cassandre, bele Echo,
Digne Judich, caste Lucresse,
Je vous congnois, noble Dido,
A ma seule dame et maistresse.»

et une ballade anonyme[21] du XV^e siècle :

« Humble Hester, cortoise, gracïeuse,
Sage Judich, plaisant a regarder,
Doulce Tisbé, lye, gente, amoureuse,
Belle Helaine, Polistué au vis cler (...)
Noble Dido, dame aux simples atours,
Lealle Yseut, qui tousdis doubta blasme »

*
* *

Sur ce thème de la beauté, la ballade II (v. 11-12) offre un cas très particulier : elle cite la nymphe **Echo**, sans parler de sa beauté, et pour évoquer au contraire celle de Narcisse, le héros d'Ovide (*Métamorphoses*, III, 339-510), donc un personnage mythologique masculin :

« Oncques Nercise qui reffusa Echo,
Qui fut plus bel et plus plaisant que fee »

La beauté de Narcisse, qui hanta l'imaginaire médiéval[22], est rappelée dans le *Séjour d'honneur* d'Octovien de Saint-Gelais (v. 3133-3134) :

« La, vy aussi le tresbeau Narcisus,
Duquel Echo fut si fort embrasée »

et l'expression « plus bel et plus plaisant » du v. 12 répond au v. 6 de la même ballade II « beaulté si belle et si plaisant ».

La comparaison de Narcisse, le beau chasseur passionné, avec un personnage « fee » est compatible avec la définition donnée par L. Harf-Lancner[23] : « Les fées sont (...) des esprits dotés d'une forme humaine, masculine ou féminine, qui, loin de vivre « en l'air entre la terre e la lune », ont fixé leur demeure aux frontières humides et boisées du monde des humains, adoptant de ces derniers l'apparence et les mœurs ».

Ces v. 11-12 de la ballade II ne sont pas sans rappeler la manière dont Vénus venge Echo pendant une chasse au cours de laquelle le

21 — *Recueil de galanteries (Torino, Archivio di Stato, J.b.IX.10)*, éd. Alessandro Vitale-Brovarone, Montréal, 1980, p. 56, n°151 (*Le Moyen Français*, 6).

22 — Voir le relevé établi par Martine Thiry-Stassin, *Quelques allusions médiévales au thème de Narcisse*, dans *Marche Romane*, t. 20 (1970), p. 47-58.

23 — Voir Laurence Harf-Lancner, *Les fées au Moyen Age. Morgane et Mélusine. La naissance des fées*, Paris, 1984, p. 62 (*Nouvelle Bibliothèque du Moyen Age*, 8).

chasseur s'éprend de son propre reflet aperçu dans l'eau d'une source, comme le rapporte le conte médiéval de *Narcisse* (v. 675-678) où se retrouve, et à la rime encore, le mot «fee»:

«Cose, fait il, que laiens voi,
Ne sai coument nomer te doi:
Se dois estre ninphe apelee,
U se tu es duesse u fee.»

ce qui rappelle l'explication donnée dans une ballade (XLIX, v. 1-8) attribuable à Eustache Deschamps[24]:

«Se Narcisus, home tres orgueilleux,
Fu a Echo refusant s'amour fine,
Lequel depuis ou miroer perilleux
De la fontaine, ou s'amour fu encline,
Mira son vis par tel plaisir
Que tout s'amour y mist et son desir
En son umbre, sanz en avoir confort,
Dont le couvint puis envers gesir mort.»

Le thème de la femme qui cause indirectement la mort du héros réapparaît ici; toutefois, il s'agit, dans le cas de Narcisse et Echo, non d'une beauté triomphante et adulée, mais d'une femme dédaignée, et la tragique destinée d'Echo était déjà rapportée dans la ballade (v. 4), un peu plus ancienne, de Berthault de Villebresme[25]:

«Tost fut Echo en amours refusee.»

*
* *

Thèmes secondaires

Outre la beauté, thème principal des trois ballades, déesses, fées et héroïnes peuvent symboliser des thèmes annexes (origine illustre, qualités morales, passion inspirée et partagée...), tous à la louange des femmes.

24 — D'après *Eustache Deschamps, Œuvres complètes*, éd. Gaston Raynaud, Paris, 1901, t. X, p. LVI (*SATF*, 9).

25 — Voir *Charles d'Orléans, Poésies*, éd. Pierre Champion, Paris, 1927, t. II, p. 563 (*CFMA*, 56).

L'origine géographique est précisée pour:

Helene (II, v. 13): «qui fut de Cytharee» qui rappelle «Tost fut ravye Helene en Citharee» au v. 20 de la ballade de Berthault de Villebresme[26];

et **Proserpine** (III, v. 15): «rommaine» qui fait écho au v. 330 du *Testament* de Villon «Flora la belle Romaine» au v. 20 du Xe lai d'Eustache Deschamps «De Lucresse la roumaine» et au v. 3 de la ballade MCCLXXIV du même Deschamps «rommaine Lucresse».

La haute naissance est l'un des privilèges de:

Polixene (II, v. 20): «qui des Troyens fut nee» rappelle la filiation indiquée par Boccace dans le chapitre 33 du *De claris mulieribus*[27]: «Policene vierge fut fille de Pryame, roy des Troiens, qui l'engendra de Hecube» et qui figure dans le *Joli Buisson de Jonece* (v. 626-627) de Froissart:

> «Pour Polixena le riant,
> La fille au noble roy Priant»

Medee (III, v. 11): «Noble **Medee**» était la fille du roi de Colchide. Les *Complaintes des .IX. Malheureux et des .IX. Malheureuses* (v. 125-126), conservées dans des manuscrits du dernier quart du XVe siècle, lui font dire:

> «Mon pere estoit prince de hault povoir,
> De Colcos fut le riche roy nommé.»

Exïonne (III, v. 13) «fille Layomedon»: la princesse troyenne Hésione, fille de Laomédon et soeur de Priam, fut offerte en pâture à un monstre marin en expiation du parjure de son père et délivrée par Hercule; le refus de Laomédon de payer son salaire au héros provoquera l'expédition d'Hercule contre Troie et la première destruction de la ville. Benoît de Sainte-Maure dans le *Roman de Troie* (v. 2793-2795) parle de la beauté d'Hésione:

> «La fille al rei, Esiona,
> Ja mais plus bele ne naistra,
> Ne plus franche ne plus corteise».

et **Hester** (III, v. 23): «la royne Hester, de sy grande maison».

26 — *Ibid.*, t. II, p. 563.

27 — D'après *Boccace, «Des cleres et nobles femmes», Ms Bibl. Nat. 12420 (Chap. I-LII)*, éd. Jeanne Baroin et Josiane Haffen, Besançon, 1993, p. 103-104.

Une alliance illustre contribua à la célébrité de:

Proserpine (II, v. 19) «qui femme fut Pluto»,

Hester (I, v. 19): «Qu'Asuerus ot pour avoir lignie» rappelle le *Miroir de mariage* (v. 9124-9126) d'Eustache Deschamps:

> «Hester pour son humilité,
> Qu'Assuerus tint en chierté.»

Medee (III, v. 11): «qui aima tant Jason» peut s'opposer au v. 12 de la ballade de Berthault de Villebresme[28] «Tost fut Jason ennuyé de Medee», mais est en accord avec le chapitre 18 du *De claris mulieribus*[29]: «Medee (...) moult ardanment ama Jason de Thessale, qui estoit adoncques jeune, habile et appert, pour la vaillance et proesce qu'elle vit et apperceu une fois en lui.»

Les qualités morales qui mettent en valeur celles de la dame chantée par le poète sont celles de:

Lucresse (I, v. 17) «de bonté la fontaine» qui rappelle le v. 5 de la Ballade 6 de Froissart: «Ne Lucresse qui tant fu bonne et monde», le v. 5 du rondeau DCX d'Eustache Deschamps: «Ayez en vous la bonté de Lucresse» et le v. 164 des *Complaintes des .IX. Malheureux et des .IX. Malheureuses*: «De vertus plaine en grant perfectïon»;

Hester (I, v. 19) qui «vesqut sans reprise villaine», c'est-à-dire sans reproche, ce qui est conforme au v. 1 de la ballade anonyme[30] déjà citée: «Humble Hester, cortoise, gracïeuse» et au v. 354 du *Procés d'honneur féminin* de Pierre Michault: «Hester, la dame en honneur traveillant»;

Judit (II, v. 5): «qui tant fut honnoree» peut être à rapprocher du *Miroir de mariage* (v. 9121-9123) où Eustache Deschamps expose la raison de la célébrité de l'héroïne:

> «Par ce son peuple delivra
> Judith et en paix le livra
> Comme puissant dame et apperte.»

Penthasillee (III, v. 27): «qui voullut secourir / le preux Hector, dont grant doulleur fut faicte» peut évoquer les v. 107-108 des *Complaintes des .IX. Malheureux et des .IX. Malheureuses*:

28 — Voir *Charles d'Orléans, Poésies*, éd. Pierre Champion, Paris, 1927, t. II, p. 563 (*CFMA*, 56).

29 — D'après *Boccace, «Des cleres et nobles femmes», Ms Bibl. Nat. 12420 (Chap. I-LII)*, éd. Jeanne Baroin et Josiane Haffen, Besançon, 1993, p. 59-63.

30 — D'après *Recueil de galanteries (Torino, Archivio di Stato, J.b.IX.10)*, éd. Alessandro Vitale-Brovarone, Montréal, 1980, p. 56, n°151 (*Le Moyen Français*, 6).

« Le bon Hector, quy ot tant de grevance,
Par grant courage, cuidoye secourir. »

De ces qualités morales il faut rapprocher les vertus guerrières des deux dernières héroïnes citées :

Judit (I, v. 3-4) : « la preuse souveraine, / Par qui perdit Ollofferne la vie », qui paraît moins vigoureux que la formule employée par Villon dans la *Ballade de Fortune* (v. 32-34) :

« Holofernés l'idolastre mauldit,
Qu'occist Judic — et dormoit entandiz —
De son poignart dedens son pavillon. »,

mais rappelle certains vers d'Eustache Deschamps dans le Chant royal CCCLXI (v. 25-28) :

« Et quant il sceut l'umilité benigne
De son peuple vivant devotement,
Par Judith fist Holoferne l'indigne
Coupper le chief de nuit honteusement. »

et de Pierre Michault dans le *Procès d'honneur féminin* (v. 362-369) :

« Dame Judith par viguereuse emprinse
se delivra d'Olloferne puissant
et le frustra de toute l'entreprinse,
quant il voulloit que sa cité fust prinse
et demolie, sans determiner quant :
lors la dame, de beaulté triunphant,
decappita par nuit son ennemy,
pour delivrer son peuple d'anuy. »

Penthasillee (III, v. 27), à laquelle est consacré le chapitre 32 du *De claris mulieribus*[31] : « Panthesilee vierge fut royne des Amazones (...) Quant elle oy parler de la force et vertu de Hector le Troyen, elle l'ama moult ardamment, combien que oncques ne l'eust veu, et pour couvoitise d'avoir et de recevoir de lui noble ligniee qui succedast a elle en son royalme, elle avec grande multitude de ses femmes batailleresses a bien petite occasion descendy pour le aydier contre les Grecs. (...) couvoitant plaire a Hector plus par armes et vertu que par beauté ».

31 — D'après *Boccace, « Des cleres et nobles femmes », Ms Bibl. Nat. 12420 (Chap. I-LII)*, éd. Jeanne Baroin et Josiane Haffen, Besançon, 1993, p. 101-103.

Toutefois, si Penthésillée est traditionnellement la septième citée au nombre des preuses, en particulier par Sébastien Mamerot[32] dans son *Histoire des Neuf Preux et des Neuf Preues*, composée en 1460 pour Louis de Laval, seigneur de Châtillon, gouverneur du Dauphiné, Judith ne figure pas, à ma connaissance, parmi les neuf valeureuses guerrières, même pas dans les *Complaintes des .IX. Malheureux et des .IX. Malheureuses*, qui nomment parmi les preuses cinq des femmes célèbres figurant dans les trois ballades (Didon, Hélène, Lucrèce, Médée et Penthésilée) et leur adjoignent Agrippine, Cassandre, Hécube et Olympias.

Le bon renom fait, avec la beauté, la gloire de :

Dido (III, v. 3) : « de tresexcellent nom » rappelle la formule utilisée par Christine de Pizan dans le *Lay de Dame*, qui suit les *Cent Ballades d'amant et de dame*, aux v. 85-87 :

> « La non blasmée
> Roÿne, sage et bien amée
> Dido, qui tant fu renommée ».

Paradoxalement — même sous le nom d'**Elisa** (I, v. 11) — aucune référence explicite n'est faite à la fondation de Carthage par Didon, contrairement au cliché villonien du v. 1681 du *Testament* : « Dido, la royne de Cartaige », cliché qui apparaissait déjà chez Eustache Deschamps tant dans la ballade MCCXX (v. 20) « Dydo fut royne de Cartaige » que dans le III^e^ lai (v. 161-162) « De cartaige y fut couronnée / Royne Dido », ainsi que dans l'anonyme *Debat de veil et du josne*[33] (v. 246) « Pour Dido, rayne de Cartage » et dans le *Séjour d'honneur* d'Octovien de Saint-Gelais (v. 3149) « La, vy Dydo, la royne couronnée » ;

Oriabel (III, v. 25) « sur toutes plus mondaine » qui rappelle les vers de la chanson de geste *Jourdain de Blaye*, composée à la fin du XII^e^ ou au début du XIII^e^ siècle :

> « Nes li rois Marques et sa fille au cors chier,
> Oriabel qui tant fait a prisier » (v. 1356-1357)
> « Oriabel qui tant ot renonmee » (v. 4228).

32 — Voir les f. 248-259 du manuscrit de Vienne, Österreichische Nationalbibl., 2577-2578 (manuscrit unique de l'*Histoire des Neuf Preux et des Neuf Preues*) : d'après Marcel Lecourt, *Notice sur l'Histoire des Neuf Preux et des Neuf Preues, de Sébastien Mamerot*, dans *Romania*, t. 37 (1908), p. 529-537. Le même texte a servi de base à la thèse de Lorraine Marquis, *La glorification des femmes conquérantes à travers le motif médiéval des « neuf preuses »*, soutenue en décembre 1989 (voir un résumé de cette thèse dans *Memini*, n°18 (février 1990), p. 14-15).

33 — D'après *Une nouvelle collection de poésies lyriques et courtoises du XV^e^ siècle, Le Manuscrit B.N. Nouv. Acq. Fr. 15771*, éd. B.L.S. Inglis, Paris, 1985, p. 181 (*Bibliothèque du XV^e^ siècle*, XLVIII).

L'amour qu'éveille la beauté est symbolisé par:

Bell'Aude (III, v. 26) «qui tant fut a cherir» qui rappelle deux vers rolandiens:

> «Per la Belauda que devem tenir chier.»(*Ronsasvals*, v. 1754)
> «Et Belle Aude mon ante qui tant fait a priser.»(*Galien*, v. 800)

Polissenne (I, v. 9): «Dont Achilles vouloit faire s'amye» est expliqué par «fut josne pucelle de tant grande et excellent beauté qu'elle pot mouvoir le dur cuer et cruel de Achiles» dans le chapitre 33 du *De claris mulieribus*[34] de Boccace;

Elisa (I, v. 11) «Que Sicheüs ne tint pas ennemye»: l'emploi par Blosseville du premier nom de Didon, à côté du nom de son premier mari, peut passer ici pour une précision érudite, car Elisa ne changera son nom en celui de Didon qu'en fondant la ville de Carthage;

Elaine (I, v. 1): «Qui de Paris fut en Grece ravie» est à rapprocher du *Miroir de mariage* (v. 2668-2669) d'Eustache Deschamps «D'Elayne que ravit Paris / Ou temple? (...)», de «Eleine que Paris ot amee» au v. 6040 déjà cité du *Roman de Jules César* et de «quant Paris m'eut ravie» au v. 118 des *Complaintes des .IX. Malheureux et des .IX. Malheureuses*.

Iseult (III, v. 5): si la ballade III mentionne le rôle du philtre dans la naissance de l'amour de Tristan et d'Iseult, conformément au texte du poème de Béroul (v. 2205-2207 et 2217-2219):

> «Je suis roïne, mais le non
> En ai perdu par ma poison
> Que nos beümes en la mer. (...)
> Amis Tristan, en grant error
> Nos mist qui le boivre d'amor
> Nos aporta ensenble a boivre.»

le *Roman de Jules César*, qui fait d'Iseult l'une des deux références absolues de la beauté féminine, l'autre étant Hélène, dit seulement aux v. 6041-6042:

> «ou Yseut la roïne, qui Tristan desirree
> ot maint jor et por lui mainte paine enduree.»

Denjanne (III, v. 17-18) «que chascun requerir / desira tant que presque en fut deffaicte»: le fait que Déjanire, princesse de Calydon

34 — D'après *Boccace, «Des cleres et nobles femmes», Ms. Bibl. Nat. 12420 (Chap. I-LII)*, éd. Jeanne Baroin et Josiane Haffen, Besançon, 1993, p. 103-104.

et femme d'Hercule, ait été trop aimée est fidèle à la version du chapitre 24 du *De claris mulieribus*[35] : « Deyanire (...) fut en son temps vierge aournee de tant grande beauté que pour consuir les nopces d'elle (...) fut mené bataille entre Atheole et Hercules. Laquelle, comme elle se eust donné a Hercules le victorien, fut aprés amee de un appellé Nesse, centaure. » et du livre IX (I) de l'*Ovide moralisé en prose*[36] : « Oëneüs, qui fut roy de Calidoine, (...) ot une fille nommee Dyanira, tant belle que c'estoit chose excellente a regarder. Et si elle fut belle aussi estoit elle tant courtoise et gracieuse a l'avenant que de pluseurs grans princes fut elle requise et demandee par mariage. »

Sydoynë (III, v. 16) dont la formule « ou Ponthus print plaisir » évoque les amours d'abord contrariées, puis heureuses avec Ponthus, sujet du roman[37] écrit aux confins de la Bretagne, de l'Anjou, du Poitou et de la Touraine, à la fin du XIV^e^ ou au début du XV^e^ siècle.

L'ultime conséquence de cet amour, réciproque ou non, né de la trop grande beauté de l'héroïne, est la destinée tragique de :

Denjanne (III, v. 17) « que presque en fut deffaicte » : Déjanire se serait suicidée après la mort d'Hercule, selon Ovide ; l'*Ovide moralisé en prose*[38] (IX, III) dit simplement : « Deyanira, sa femme, n'en fist pas mains, mais se tua quant elle le sceüt. »

Elaine (I, v. 1) « Qui de Paris fut en Grece ravie » et **Helene** (II, v. 13) « Par qui morut Paris le tresplaisant », dont le rapt causera la mort de Pâris, déjà évoquée plus haut, et bien d'autres malheurs rapidement annoncés dans le *Miroir de mariage* (v. 2703-2706) d'Eustache Deschamps :

> « Et en la fin, par ceste garse
> Fut Troye destructe et toute arse,
> Et les Grieux periz en la mer,
> Pour Paris qu'elle voult amer. »

Iseult (III, v. 5-6, 8) « qui, par poison souldaine, / fut de Tristen amee jusqu'au mourir, (...) / de deux amans ce fut amour parfaicte » : la triste fin d'Iseult est conforme à celle que rapporte le *Tristan* de Thomas (fragment Sneyd[2], v. 814-819) :

35 — *Ibid.*, p. 77-78.

36 — D'après *Ovide moralisé en prose (Texte du quinzième siècle)*, éd. C. de Boer, Amsterdam, 1954, p. 239 (*Verhandelingen der Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschapen, Afdeeling Letterkunde, Nieuwe Reeks*, LXI, 2).

37 —Voir Marie-Claude de Crécy, *Edition critique du roman de Ponthus et Sidoine*, Thèse, Paris, 1988, à paraître.

38 — D'après *Ovide moralisé en prose (Texte du quinzième siècle)*, éd. C. de Boer, Amsterdam, 1954, p. 242.

«E murt dejuste lui issi
Pur la dolur de sun ami.
Tristans murut pur sun desir,
Ysolt, qu'a tens n'i pout venir.
Tristans murut pur su(e) amur,
E la bele Ysolt par tendrur.»

Lucresse (I, v. 17) «Qu'a force prist Tarquin de Rommenie» rappelle l'explication donnée dans une ballade (XXXII, v. 12-14) attribuable à Eustache Deschamps[39]:

«Sextes aussi qui Lucresce efforça,
Pour acomplir sa faulse ribaudie
Par violence, ce fu grant vilonnie.»

dans le *Séjour d'honneur* d'Octovien de Saint-Gelais (v. 3157, 3159-3164):

«*En la dance vy Tarquin, l'orgueilleux, (...)*
Lequel commist ung crisme merveilleux,
Qui fut a luy et aux siens perilleux,
Quant par ardeur il viola Lucresse,
Qui, par aprés, d'excecrable tristesse,
Se mist a mort, dont par iceulx desroys
A Romme n'eut depuis luy aucuns roys.»

ainsi que dans les *Complaintes des .IX. Malheureux et des .IX. Malheureuses* (v. 164-170):

«De vertus plaine en grant perfectïon,
Belle de corps sans tache ou lesïon,
De tout honneur rommain vray exemplaire,
Las! fol desir trop m'a voulu meffaire
Quy m'a souffert rapvir par sa luxure.
A la mort vois, c'est ung piteux repaire,
Jamais ne veul vivre aprez tel ordure.»

Yo (II, v. 17) pour laquelle la formule «qui par Juno fut en vache muee» appelle un commentaire: dans la tradition classique, la nymphe Io, fille d'Inachos, le principal fleuve d'Argolide, fut la première prêtresse de la déesse Héra à Argos; aimée de Zeus, elle se donna à lui; Héra jalouse les surprit et Zeus, pour sauver Io, la transforma en une

39 — D'après *Eustache Deschamps, Œuvres complètes*, éd. Gaston Raynaud, Paris, 1901, t. X, p. XL (*SATF*, 9).

génisse blanche qu'Héra se fit donner et qu'elle confia à la garde d'Argus. Sa métamorphose, réalisée par Zeus sous la pression d'Héra, est rapportée par l'*Ovide moralisé en prose*[40] (I, LI): «Yo, qui moult estoit belle (...). Jupiter, quant il sentit venir la dite Juno sa femme et affin qu'elle ne le sourprinst, mua soubdainement la dite Yo en une belle vache», et est rappelée par Eustache Deschamps dans la ballade DCCCCI, v. 1-2:

> «Plus sui muez en forme merveilleuse
> Qu'Yo ne fut, qui en vache mua»

Dans la ballade II, la formule «par Juno» doit-elle être interprétée comme «à cause de Junon»?

Griselidis (III, v. 22) «qui tant endura paine»: rappelle le souvenir de Griselda[41], héroïne de la nouvelle qui clôt le *Décaméron*; humble paysanne, en tous points parfaite, épousée par son seigneur, le marquis de Saluces, et qui garde pour celui-ci, avec une inaltérable constance, la plus patiente obéissance à ses volontés — celles-ci étant absurdement cruelles —, elle devient sous le nom de Griseldis et la plume de Pétrarque, en 1374, le symbole de la soumission à la volonté divine; le sujet des souffrances de Griselidis est développé dans les chapitres IV à VIII du livre III du *Livre de la vertu du sacrement de mariage et du réconfort des dames mariées*, rédigé par Philippe de Mézières entre 1385 et 1389, et fait l'objet d'une adaptation dramatique anonyme en 1395 *L'Estoire de Griseldis*.... L'évocation de cette touchante figure dans la ballade III est à ajouter à celles qu'en firent Christine de Pizan (*La Cité des dames*), Martin Le Franc (*Le Champion des dames*) et Olivier de la Marche (*Le Triomphe des dames*).

Sur ces amours tragiques plane l'ombre de **Venus** qui apparaît au début de la ballade II «Oncques **Venus**, la mere Cupido» (v. 1): par la récompense accordée à Pâris, elle causera la guerre de Troie et les malheurs d'Hélène de Sparte, de Didon de Carthage, des troyennes Hésione et Polixène, et de la preuse Penthésilée, et, déesse de l'amour, elle sera responsable de la destinée lamentable de Déjanire, Guenièvre, Iseult, Lucrèce, Médée, Phyllis, Tysbé et Yo, ainsi que des souffrances endurées par Grisélidis.

40 — D'après *Ovide moralisé en prose (Texte du quinzième siècle)*, éd. C. de Boer, Amsterdam, 1954, p. 70.

41 — Voir Mario Roques, *Note sur l'histoire de Griseldis*, dans *Mélanges d'histoire du théâtre du Moyen Age et de la Renaissance offerts à Gustave Cohen*, Paris, 1950, p. 122-123 [119-123] et R. Morabito, *La diffusione della storia di Griselda dal XIV al XX secolo*, dans *Studi sul Boccacio*, t. 17 (1988), p. 237-285.

En revanche, la richesse n'apparaît qu'une seule fois et associée à l'une des deux fées citées: **Melusine** (III, v. 24). Avec «ses biens et sa fontaine», Mélusine assume pleinement ici son rôle de symbole de la magie et de la puissance. La «fontaine», attribut traditionnel de Mélusine dans l'iconographie[42], est par excellence un lieu magique, celui du contact avec le monde de l'au-delà, le monde de la fée. Les «biens», c'est-à-dire la richesse et la puissance, sont ceux que Mélusine auraient apportés à la famille poitevine de Lusignan dont elle est l'ancêtre fabuleux: si les amours du mortel et de la fée fondant une puissante lignée furent racontées successivement par Jean d'Arras en 1392, puis par le libraire parisien Coudrette entre 1401 et 1405, elles appartiennent d'abord à la culture populaire[43], comme en témoignent les légendes très voisines rapportées, près de deux siècles plus tôt, par Gervais de Tilbury dans les *Otia Imperialia*. Et elles imprégnèrent largement la culture de cour du XV^e^ siècle: le 17 février 1454, à Lille, au banquet offert par Philippe le Bon à sa noblesse et au cours duquel devaient être prononcés les «vœux du faisan», figurait parmi les entremets décoratifs le château de Lusignan avec la fée Mélusine.

*
* *

Au terme de ce survol, et bien que le corpus soit très restreint et arbitrairement choisi, il est tentant d'établir une sorte de «palmarès» des personnages les plus fréquemment cités dans les trois ballades.

Sur un total de trente-et-un personnages féminins, de tous types, et si l'on excepte l'Anthoinette, destinataire supposée de la ballade III, on voit apparaître dans les trois ballades: trois héroïnes mythologiques, Didon, Hélène, Polixène, et une héroïne biblique, Judith; on retrouve dans deux ballades: Hester (I et III), Lucrèce (I et II), les déesses Junon, Pallas, Proserpine et Vénus (II et III), la magicienne Médée (II et III) et la preuse Penthésilée (II et III).

La ballade III, qui cite le maximum de noms, se distingue des deux autres par une inspiration que l'on peut qualifier de plus «littéraire», puisqu'elle est la seule à évoquer des héroïnes de romans bretons, de

42 — Voir les représentations de la fontaine de Mélusine dans Françoise Clier-Colombani, *La fée Mélusine au Moyen Age: images, mythes et symboles*, Paris, 1991, p. 31, 34-35 et 37 et la fonction du bain p. 175.

43 — Voir Laurence Harf-Lancner, *Les fées au Moyen Age: Morgane et Mélusine. La naissance des fées*, Paris, 1984, p. 83-178 (*Nouvelle Bibliothèque du Moyen Age*, 8).

chansons de geste et de romans d'aventures : d'Amandelis à Sydoine.

Les clichés sont très fréquents, les rimes appelant d'autres rimes et les épithètes laudatives variant assez peu ; l'invention réside dans la juxtaposition parfois inattendue de certains noms et dans l'une ou l'autre précision relative à un personnage donné. Blosseville, qui fait preuve de véritable érudition en citant sous son nom d'Elisa la femme de Sicheus, pourtant passée à la postérité sous celui de Didon, et les deux autres poètes inconnus, auteurs des ballades II et III, ont puisé dans une sorte de fonds commun de la mythologie, issu de l'*Iliade* (à travers le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure) et des *Métamorphoses* d'Ovide (par l'intermédiaire de l'*Ovide moralisé* et de l'*Ovide moralisé en prose*), auquel s'ajoutent des sources d'inspiration médiévales comme les *Otia imperialia* de Gervais de Tilbury et le *De claris mulieribus*, voire le *Decameron*, de Boccace ; l'auteur de la ballade III, la plus tardive, a enrichi son poème de références littéraires, certaines assez anciennes (le *Roland* rimé, *Jourdain de Blaye*, le *Chevalier de la charrette, Durmart le Galois*...), d'autres assez proches de lui dans le temps (*Perceforest, Ponthus et Sidoine, Cleriadus et Meliadice*, le *Galien* de Cheltenham...), d'autres connues soit dans leur rédaction primitive, soit grâce à un remaniement plus récent (*Florence de Rome*).

Certaines de ces figures féminines devaient continuer à hanter l'esprit des poètes, confirmant une théorie chère à M. Daniel Poirion[44] et selon laquelle « la transmission du mythe se fait par les noms ». En témoignent, au-delà de la mythologie ronsardienne, les allusions romantiques, puis modernes à la beauté légendaire d'Hélène[45] : ainsi le premier vers d'un poème de jeunesse d'Apollinaire, intitulé précisément *Hélène*, dans *Le Guetteur mélancolique*[46] : « Sur toi Hélène souvent mon rêve rêva ».

Françoise FERY-HUE

44 — Dans *Résurgences*, Paris, 1986, p. 77.

45 — Voir Pauline Newman-Gordon, *Hélène de Sparte, la fortune du mythe en France*, Paris, 1968, et Jean-Louis Backès, *Le mythe d'Hélène*, Paris, 1984 (*Bibliothèque de littérature générale et comparée, « Mythes et littérature »*, 2).

46 — D'après *Guillaume Apollinaire, Œuvres poétiques*, éd. Marcel Adéma et Michel Décaudin, Paris, 1990, p. 579 (*La Pléiade*).

Editions consultées:

Auteurs médiévaux:

Le Roman de Troie par Benoît de Sainte-Maure, éd. Léopold Constans, Paris, 1904, t. I (*SATF*, 50).

The Romance of Tristan by Beroul, A Poem of the Twelfth Century, éd. Alfred Ewert, Oxford, 1946 et 1970, 2 vol.

Boccace, «Des cleres et nobles femmes», Ms Bibl. Nat. 12420 (Chap. I-LII), éd. Jeanne Baroin et Josiane Haffen, Besançon, 1993.

Charles d'Orléans, Poésies, éd. Pierre Champion, Paris, 1923 et 1927, 2 vol. (*CFMA*, 34 et 56).

Chrétien de Troyes, Le Chevalier de la charrette ou Le Roman de Lancelot, éd. Charles Méla, Paris, 1992 (*Lettres gothiques, LP* 4527).

Œuvres poétiques de Christine de Pizan, éd. Maurice Roy, Paris, 1886-1896, 3 vol. (*SATF*, 22).

Christine de Pizan, Cent ballades d'amant et de dame, éd. Jacqueline Cerquiglini, Paris, 1982 (*10/18, Bibliothèque médiévale*).

Eustache Deschamps, Œuvres complètes, éd. marquis de Queux de Saint-Hilaire et Gaston Raynaud, Paris, 1880 (t. II), 1884 (t. IV), 1887 (t. V), 1889 (t. VI), 1891 (t. VII), 1894 (t. IX), 1901 (t. X) (*SATF*, 9).

François Villon, Le Testament Villon, I. Texte, II. Commentaire, éd. Jean Rychner et Albert Henry, Genève, 1974, 2 vol. (*TLF*, 207 et 208).

Le Lai Villon et les Poèmes variés, I. Textes, II. Commentaire, éd. Jean Rychner et Albert Henry, Genève, 1977, 2 vol. (*TLF*, 239 et 240).

Jean Froissart, L'Espinette amoureuse, éd. Anthime Fourrier, Paris, 1974 (Bibliothèque française et romane, B, 13).

Jean Froissart, Le Joli Buisson de Jonece, éd. Anthime Fourrier, Genève, 1975 (*TLF*, 222).

Jean Froissart, Ballades et rondeaux, éd. Rae S. Baudouin, Paris-Genève, 1978 (*TLF*, 252).

Arthur Piaget, *Ballades de Guillebert de Lannoy et de Jean de Werchin*, dans *Romania*, t. 39 (1910), p. 324-368.

Octavien de Saint-Gelais, Le Sejour d'honneur, éd. Joseph A. James, Chapel Hill, 1977 (*University of North Carolina at Chapel Hill, Department of Romance Languages*, 181).

Le Procès d'honneur féminin de Pierre Michault, éd. Barbara Folkart, Montréal, 1978 (*Le Moyen Français*, 2).

Les fragments du Tristan de Thomas, éd. Bartina H. Wind, Leiden, 1950.

Œuvres anonymes :

Cleriadus et Meliadice, Roman en prose du XV^e siècle, éd. Gaston Zink, Paris-Genève, 1984 (*TLF*, 328).

Gianni Mombello, *Les Complaintes des .IX. Malheureux et des .IX. Malheureuses. Variations sur le thème des Neuf Preux et du « Vado mori »*, dans *Romania*, t. 87 (1966), p. 345-378.

Le Romans de la Dame a la lycorne et du biau chevalier au lyon, éd. Friedrich Gennrich, Dresde, 1908.

Durmart le Galois, Roman arthurien du treizième siècle..., éd. Joseph Gildea, Villanova, 1965.

L'Entrée d'Espagne, chanson de geste franco-italienne, éd. Antoine Thomas, Paris, 1913, 2 vol. (*SATF*, 60).

Florence de Rome, Chanson d'aventures du premier quart du XIII^e siècle, éd. Axel Wallensköld, Paris, 1907 et 1909, 2 vol. (*SATF*, 54).

Le Galien de Cheltenham, éd. David M. Dougherty et Eugene B. Barnes, Amsterdam, 1981 (*Purdue University Monographs in Romance Languages*, 7).

Jehan de Lanson, Chanson de geste of the 13th century, éd. John Vernon Myers, Chapel Hill, 1965 (*University of North Carolina, Studies in the Romance Languages and Literatures*, 53).

Jourdain de Blaye (Jourdains de Blavies), Chanson de geste, Nouvelle édition... par Peter F. Dembowski, Paris, 1991 (*CFMA*, 112).

Le Roman de Jules César, éd. Olivier Collet, Genève, 1993.

Lancelot do Lac, The Non-cyclic Old French Prose Romance, éd. Elspeth Kennedy, Oxford, 1980, 2 vol.

Narcisse, Conte ovidien du XII^e siècle, éd. Martine Thiry-Stassin et Madeleine Tyssens, Paris, 1976 (*Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège*, 211).

Ovide moralisé, Poème du commencement du quatorzième siècle, éd. C. de Boer, Amsterdam, 1915-1938, 5 vol. (*Verhandelingen der Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschapen, Afdeeling Letterkunde, Nieuwe Reeks*, XXI).

Ovide moralisé en prose (Texte du quinzième siècle), éd. C. de Boer, Amsterdam, 1954 (*Verhandelingen der Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschapen, Afdeeling Letterkunde, Nieuwe Reeks*, LXI, 2).

Perceforest, éd. Gilles Roussineau, Quatrième partie, t. II, Paris-Genève, 1987 (*TLF*, 343).

La Chanson de Roland, éd. crit. Cesare Segre, Milan-Naples, 1971 (*Documenti di filologia*, 16).

Ronsasvals, poème épique provençal, éd. Mario Roques, dans *Romania*, t. 58 (1932), p. 1-28 et 161-189.

Les Textes de la Chanson de Roland, éd. Raoul Mortier, t. II : *La Version de Venise IV*, Paris, 1941 ; t. IV : *Le Manuscrit de Châteauroux*, Paris, 1943 ; t. VI : *Le Texte de Paris*, Paris, 1942 ; t. VII : *Le Texte de Cambridge*, Paris, 1943 ; t. VIII : *Le Texte de Lyon*, Paris, 1944.

Recueils de poésies :

Recueil de galanteries (Torino, Archivio di Stato, J.b.IX.10), éd. Alessandro Vitale-Brovarone, Montréal, 1980 (*Le Moyen Français*, 6).

Une nouvelle collection de poésies lyriques et courtoises du XV^e^ siècle, Le Manuscrit B.N. Nouv. Acq. Fr. 15771, éd. Barbara L.S. Inglis, Paris, 1985 (*Bibliothèque du XV^e^ siècle*, XLVIII).